

Études internationales



Vachet, André, *L'Idéologie libérale*, Paris, Éditions Anthropos, 1970, 567 p.

André-J. Bélanger

Volume 2, numéro 3, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700134ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700134ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, A.-J. (1971). Compte rendu de [Vachet, André, *L'Idéologie libérale*, Paris, Éditions Anthropos, 1970, 567 p.] *Études internationales*, 2(3), 498–499.
<https://doi.org/10.7202/700134ar>

américaines, ce que Hélène Graillot dit à propos du Paraguay : «... La présence d'une dictature soutenue par un parti officiel et surtout par l'armée, introduit un élément de distorsion considérable dans la vie politique paraguayenne. Dans cette situation, l'existence de plusieurs partis politiques ne s'explique que par le fait qu'ils donnent une apparence démocratique au régime, sans avoir en rien la possibilité de le remettre en question. Face au pouvoir qu'ils ne peuvent contrôler et encore moins censurer, ils se trouvent dans une situation d'infériorité qui confine à l'inutilité » (p. 269). Il ne faut pas oublier cette remarque importante, surtout dans le cas des six pays sous dictature ou sous régime militaire que nous signalions, il y a un moment.

Une autre limitation de l'ouvrage que signale d'ailleurs un auteur, Silas Cerqueira, pour ce qui a trait au Brésil, mais la remarque est valable pour l'ensemble du « tableau », c'est qu'il s'agit « d'une étude descriptive et quelque peu statique d'un phénomène profondément dynamique ». De plus, comme le déplore le même auteur « l'analyse approfondie du sujet aurait exigé une recherche sur le terrain : à distance, il a été impossible d'étudier la structure interne des partis ».

Malgré cela, le volume regorge d'informations difficiles à trouver, surtout pour le lecteur français, et l'index détaillé permet de trouver rapidement l'explication d'un sigle, la doctrine d'un parti, le rôle d'un politicien. Près d'une trentaine de cartes et graphiques fournissent des synthèses de données intéressantes. Enfin une bibliographie générale et par pays, bien que pas très élaborée, permet de poursuivre les recherches.

Yvan LABELLE

*Sociologie,
Université Laval.*

VACHET, André, *L'Idéologie libérale*, Paris, Éditions Anthropos, 1970, 567p.

Préfacée par Henri Lefebvre, cette thèse se propose dans un langage philosophique de grande limpidité, de faire le procès de l'idéologie libérale d'après sa genèse. Le titre, à ce propos, induira dans l'erreur maints lecteurs éventuels qui croiront volontiers aborder une

somme sur le libéralisme alors que l'auteur s'en tient assez résolument à une analyse de cette idéologie au stade de ses premières formulations. À partir d'une rupture épistémologique qu'il situe au XIII^e siècle, il tente de dégager les grandes coordonnées de la pensée libérale française et anglaise au XVIII^e siècle.

Cette étude fort bien documentée expose, dans un premier volet, trois thèmes : le naturalisme, le rationalisme et l'individualisme qui s'incarnent dans quatre thèses : droit à la liberté, à l'égalité, à la propriété et à la sécurité (ou protection par l'État). L'étude des thèmes et de leurs antécédents offre un approfondissement tel qu'il n'est pas sans faire ombre à celle des thèses, cette dernière, plus conventionnelle et effectivement moins facile à traiter de façon inédite, et comporte quelques jugements un peu hâtifs sans être particulièrement originaux.

Le second volet se présente comme un laboratoire où sont mises à l'épreuve les hypothèses théoriques avancées en première partie. Vachet propose en microcosme une illustration des physiocrates qui nous valent — avec la section sur les thèmes ci-dessus mentionnée — ses meilleures pages. Suit une vision plus globale du libéralisme de l'époque, tournée en particulier sur l'école anglaise. Cette ouverture sur la totalité du mouvement permet à l'auteur de récupérer assez habilement ses prémisses de départ.

Tout au long de l'ouvrage, l'étau se resserre progressivement. L'opération de réduction traque le libéralisme jusque dans ses derniers retranchements : au niveau des thèmes, il se révèle que les contradictions qui le menaçaient se résolvent dans la subordination du naturalisme et du rationalisme à l'individualisme conquérant ; alors qu'au niveau des thèses, la propriété devenue franchement le capital, prend le dessus comme valeur dominante et soumet à sa sujétion la liberté, l'égalité et la sécurité. La fin du XVIII^e siècle aboutit alors au triomphe de l'individualisme propriétaire.

Parti du principe de la dénaturation, c'est-à-dire, de la scission entre la nature et la morale dès le bas Moyen Âge, l'auteur parvient à la conclusion que la pensée débouche sur la création artificielle de valeurs qui n'ont souvent pour ressort ultime que leur utilité. Suivant cette ligne directrice, certains développements permettent d'opérer des rapprochements judicieux quoique inusités dont, par exemple, Rous-

seau et Hume, qui, quant à eux, ne se voyaient pas beaucoup de points en commun. Par contre, la présence de Rousseau, installée en pleine idéologie libérale ne sera certes pas sans en faire tiquer plusieurs...

Certaines absences significatives seront probablement remarquées : Max Weber, nulle part mentionné, hante souvent ces lieux, d'autant plus que son critique Tawney y a droit de cité. De même, la célèbre thèse de Durkheim sur Montesquieu et Rousseau n'y voit pas sa place malgré sa pertinence évidente. Par ailleurs, certains raccords ne sont pas toujours assurés : le bonheur servi à la française, et dont Voltaire sera le plus enthousiaste propagandiste, s'allie péniblement à l'austérité du libéralisme anglais. Vachet aborde les deux, mais à des pages de distance, sans jamais bien sûr, les confronter. Aussi les notions de croissance et de développement, qui surgissent en conclusion, mettent en relief le rôle cendrillon dévolu à la productivité comme valeur libérale.

Ouvrage d'envergure qui dépasse de nombreuses coudees la plupart des analyses de cet ordre, *l'Idéologie libérale* se range dans la tradition des travaux de C. B. MacPherson, auquel l'auteur fait volontiers référence. D'une logique rigoureuse pour ne pas dire implacable, A. Vachet ne laissera aucun lecteur indifférent, quelles que soient ses préférences idéologiques. On lui saura certainement gré de s'être tenu à l'écart de l'ésotérisme envahissant qui caractérise en ces temps-ci, tant d'écrits inspirés du patrimoine marxiste.

André-J. BÉLANGER

*Science politique,
Université Laval.*

LINDBERG, Leon N., et SCHEINGOLD, Stuart A., *Europe's Would Be Polity. Patterns of Change in the European Community*, 1970, Prentice-Hall, 314p.

Dans la multitude des ouvrages parus depuis 1954 sur l'intégration européenne, ce livre de Léon Lindberg et Stuart A. Scheingold marquera certainement une date importante. Non pas qu'il s'agisse d'une théorie générale de l'intégration internationale, ni même de l'intégration européenne, car elle supposerait un tout autre niveau d'abstraction, les auteurs s'en dé-

fendent bien d'ailleurs. Leur préoccupation est de présenter un modèle d'analyse, suggérant certaines hypothèses sur la dynamique interne de l'intégration dans un cadre précis : celui de la Communauté économique européenne. Les auteurs ont emprunté à David Easton, les schémas et les catégories de l'analyse systématique pour l'élaboration de ce modèle d'analyse, dont l'objet est de rendre compte des facteurs internes de croissance de l'intégration. Cet effort se situe bien dans la ligne des travaux actuels des politologues américains, avides de prospective, et des néofonctionnalistes de l'intégration politique régionale, Ernst Hass surtout. Toutefois, ils s'en distinguent très nettement sur certains points.

Pour Karl Deutsh, l'intégration se résume à la gestation d'une communauté « sociologique » d'échanges économiques, sociaux et politiques sur une base nationale et transnationale. L'approche de Lindberg et Scheingold se situe à un autre niveau. Ils concluent qu'un système politique ne peut à long terme fonctionner efficacement sans le « prérequis » d'un milieu social relativement homogène et rejoignent ainsi Deutsh. Mais ce facteur constitue pour eux, l'environnement sociopolitique dans lequel évolue la communauté, et ne saurait être inclus dans une définition de l'intégration. Ce qui les amène à distinguer deux types de soutien : le soutien par identification proche des travaux de Deutsh et le soutien systémique. Mais le soutien est un facteur externe au système : s'il favorise ou entrave les possibilités de croissance du système, il ne détermine pas celle-ci.

Ces travaux de Lindberg et Scheingold prolongent substantiellement ceux de Hass et ce à un double point de vue : l'approche du processus et son aboutissement. Hass s'était surtout intéressé à l'analyse des conditions de démarrage de l'intégration et aux mécanismes propres à expliquer le passage de l'intégration économique à l'intégration politique inévitable moyennant la réalisation de certaines conditions. Les auteurs de *Europe's Would Be Polity* s'attachent exclusivement à l'analyse de la dynamique interne de l'intégration sans vouloir présager de la nature du système au terme de ce processus. Ils refusent toute idée de passage automatique, car la croissance du système n'est pas nécessairement continue, linéaire ou même irréversible. L'intégration sur un plan général est compatible avec une désintégration secto-